



Archives de sciences sociales des religions

140 | octobre - décembre 2007
Varia

Keltoum Toubia, *Le travail dans les cultures monothéistes. Judaïsme, christianisme, islam de l'Antiquité au xviii^e siècle*

Préf. de Michel Lallement. Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2006, 257 p.

Brahim Labari



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/12063>
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007
Pagination : 157-310
ISBN : 978-2-7132-2145-3
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Brahim Labari, « Keltoum Toubia, *Le travail dans les cultures monothéistes. Judaïsme, christianisme, islam de l'Antiquité au xviii^e siècle* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 140 | octobre - décembre 2007, document 140-80, mis en ligne le 02 juillet 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/12063>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Keltoum Touba, *Le travail dans les cultures monothéistes. Judaïsme, christianisme, islam de l'Antiquité au xviii^e siècle*

Préf. de Michel Lallement. Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2006, 257 p.

Brahim Labari

- 1 À l'heure où le travail est interrogé quant à sa valeur et à son vécu contemporains, lesquels, on le devine aisément, sont légitimés par l'accroissement du chômage et l'amplification du processus de la mondialisation, K. Touba nous convie, à contre-courant de cette tendance, à un voyage au bout des écritures « sacrées » et de la littérature profane sur le « Travail ». La question suivante constitue le fil conducteur de son ouvrage : que nous disent les religions monothéistes et les cultures qui en sont issues sur le travail ? Cette interrogation appelle une démarche comparative et une connaissance fine des préceptes religieux. Cette tâche est conduite avec ampleur dans le cadre d'une thèse de sociologie soutenue en 2004 à l'université de Nanterre. Il va sans dire que l'auteure n'a pas choisi la voie de la facilité car, outre une chronologie assez dense embrassant plusieurs siècles (de l'Antiquité au xviii^e siècle), elle a dû fouiller dans les écritures saintes et convoquer des penseurs éparpillés dans différentes aires culturelles (Avicenne, Ibn Khaldun, Ibn Taymiya ou Adam Smith, et la liste n'est pas limitative). C'est donc à un véritable exercice d'érudition que l'auteure s'est livrée, armée d'une connaissance linguistique nécessaire à l'effort de traduction qu'il implique. La méthode d'investigation suivie consiste à fouiller dans les différents écrits « sacrés » et « profanes » et à y repérer le référent de la valeur-travail. Il est à l'évidence difficile de rendre compte en peu de pages d'un livre engageant trois ensembles culturels (mondes hébraïque, chrétien et islamique) et portant sur la thématique du travail saisie dans ses profondeurs historiques.

- 2 L'ouvrage comporte deux parties scandées chacune par deux chapitres. La première « Le travail en quête d'une valeur positive de l'Antiquité au XIII^e siècle » pose la question de l'universalité de la valeur travail pour aboutir à la conclusion que l'exclusivisme en termes de la construction de la valeur travail n'est pas à mettre à l'actif de l'Occident chrétien, mais est due à des interpénétrations de toutes les époques et de toutes les cultures. Il s'agit dans cette partie de « rendre compte de la réalité complexe de cette pluralité des traditions qui interagissent, cette interaction s'inscrivant dans les histoires des emprunts entre les peuples » (p. 17). Assurément, dans le christianisme, le travail était associé dès ses origines à une valeur négative, apanage des esclaves, une sorte du culte de la paresse qui frise « une conception purement méprisante du travail » (p. 41). On se reportera ainsi à la fameuse malédiction biblique qui condamne Adam, Ève et leur descendance à gagner leur vie à la sueur de leur front. La seconde partie « L'émergence de la valeur économique et sociale (XIV^e-XVIII^e siècles) » se détache des « écritures sacrées » pour se consacrer aux écrits des différents penseurs dans l'élaboration de la valeur économique et sociale avec, en arrière-plan, le souci de la libération de l'homme pour la réhabilitation du travail. Le tout fait que « chaque culture élabore ses propres valeurs selon ses propres besoins » (p. 17).
- 3 L'ouvrage s'apparente à un manuel en ce qu'il expose de façon détaillée les différents traits du travail et de sa valeur dans les trois cultures monothéistes. C'est donc à un épais volet pédagogique que le lecteur aura affaire avec, en fin d'ouvrage, un glossaire complet et une bibliographie instructive.
- 4 Le travail n'est pas une valeur figée, mais changeante et diffère d'une culture à l'autre. L'auteure avertit ainsi que « dans la culture hébraïque, le commerce et le travail ne sont pas méprisés ; au contraire, dans les civilisations hellénique et romaine le travail est dévalorisé tout au long du Moyen Âge chrétien (...) à la même époque, cette représentation n'existait pas dans la culture arabo-musulmane. Le travail est considéré comme une valeur sacrée au même titre que la prière et le jeûne » (p. 15). Il en résulte que la valorisation du travail n'est pas une donnée immédiate, mais une longue et laborieuse construction. L'ouvrage s'inscrit de plain-pied dans l'interculturel en ce sens qu'il est plus question d'emprunts, d'échanges que d'autarcie et d'imperméabilité dans les cultures enquêtées, entre l'Occident et l'Orient. Aux médusés qui croient que l'Occident a acquis une primeur (historique) quant à la rationalité de l'écrit et aux techniques « modernes », K. Touba répond que « de nombreuses techniques pro-capitalistes de caractère commercial telles que la lettre de change, les chèques, les contrats de sociétés, les dépôts, les contrats de commandites, la comptabilité, le prêt à intérêt, étaient des pratiques courantes des juristes et des marchands musulmans qui ont pris l'habitude de rédiger des contrats écrits conformément aux recommandations coraniques » (p. 16). Le point culminant de cet interculturel apparaît dès lors que l'on admet que « le capitalisme commercial a commencé à émerger au lendemain de la Renaissance, entre les XVI^e et XVII^e siècles. La réouverture du commerce méditerranéen avec l'Orient conduit à l'essor des villes, en particulier en Italie (Venise, Florence, Gênes) » (p. 209). Les thèses bien connues de Max Weber sur l'esprit du capitalisme sont ici revisitées. Le sociologue allemand s'est appliqué à attribuer à l'Occident la seule rationalité en finalité. K. Touba nous démontre, par l'analyse détaillée des textes législatifs régulant le travail en Orient, que le monde musulman, à certaines époques, savait, avec nuances, articuler les intérêts individuels à une rationalité collective. Autre originalité : l'auteure nous montre en filigrane que l'on peut traiter tout aussi bien d'un ethos du travail judéo-islamique que judéo-chrétien.

- 5 Indéniablement, l'auteure est plus à l'aise dans le décryptage de la valeur travail dans l'éthique musulmane (chap. II) et dans la culture arabe (chap. III). Ce volet, peu exploré, est incontestablement le plus fourni du livre et le mérite revient à K. Touba d'avoir ouvert ce large champs de recherche qui suscitera utilement, espérons-le, l'engouement d'autres chercheurs. Sur l'éthique judéo-chrétienne (chap. I) et l'émergence de l'*homo œconomicus* en Occident chrétien (chap. IV), le livre déroule une ample fresque parcourue par des auteurs aussi variés que Locke, Rousseau, Kant qui, sans prendre spécifiquement le travail comme objet de leur questionnement, interrogent l'organisation socio-économique des sociétés occidentales et font grand cas de l'individualisme et d'une société reposant sur le contrat. Malgré l'existence d'un référentiel opaque, le christianisme lui-même connaît une floraison d'hérésies qui méritent sans doute d'être abordées, ne serait-ce qu'incidemment. Le gros du travail est donc porté sur l'éthique islamique, établissant avec rigueur, une à une, les positions doctrinales de l'islam sur le travail. Outre les quatre écoles de l'islam sunnite (malékite, hanafite, chafîite et hanbalite) et chiite, K. Touba aborde aussi, à juste titre, les hérésies ou ce qu'on appelle les schismes en islam (mu'tazilite, kharijite). À dire vrai, l'auteure ne peut que les passer en revue en raison de l'absence de clergé en islam. Il est significatif de relever qu'il y a convergence à ce sujet : le travail est représenté positivement par toute ces écoles et doctrines. On veut tout de même faire remarquer que l'auteure ne s'est pas arrêtée à la réinterprétation « mystique » de l'islam en Afrique du Nord et extensivement sur la place du travail dans les cultures locales au sein de la Berbérie même s'il y est fait référence par une lapidaire « invention des croyances magico-religieuses » (p. 176).
- 6 On doit reconnaître que l'effort déployé pour pénétrer les arcanes de l'imaginaire populaire et son positionnement par rapport au travail est tout simplement magistral. Les fables *Kalila et Dimna* et les *Mille et Une Nuits* recouvrent tout un univers de sens (pp. 121-131) et l'on regrettera simplement que K. Touba ne sorte pas de sa « retraite dans l'histoire », même si son travail se limite au XVIII^e siècle, pour se propulser dans le présent, ne serait-ce que pour souligner l'invariance de certaines représentations déjà entrevues par P. Bourdieu dans le contexte algérien comme l'exhortation à l'occupation (Il y a toujours quelque chose à faire, ne serait-ce que pour le berger tailler sa flûte, soutient Bourdieu) (et non au travail !) et un cinglant haro sur la paresse. Les variantes ne manquent pas aujourd'hui au sein des sociétés musulmanes dans leur rapport au travail, y compris dans une économie mondialisée. Ce que l'auteure caractérise comme étant la « malédiction de la misère » (pp. 118-121) semble se réincarner aujourd'hui dans de nouvelles figures, remises au goût du jour par le processus de la mondialisation, enclines à la paresse, « travaillant au ministère du repos, de la contemplation et de la protection des épaules », pour reprendre un langage populaire en vogue dans la société marocaine. D'autres, livrées à elles-mêmes, de *Talb Mâachou*, (Courtier, archétype de l'homme du peuple vivant à la sueur de son front et faisant preuve de mobilité à la recherche de son gagne-pain ; voir B. Labari, « Le porteur : un nomade au sein de l'économie-monde et un marginal dans sa société locale. Retour sur une figure aux multiples appartenances », *Migrations Société*, 18-108, 2006) sont acculées à bricoler une existence quotidienne des plus cruelles.
- 7 Dans un contexte où l'on évoque la fin du travail (Jeremy Rifkin) et de sa valeur (Dominique Méda), K. Touba rappelle la nécessité de saisir cette notion à sa racine, pour reprendre les termes de Michel Lallement dans sa préface. En cela son travail répond à

l'exhortation de l'historien Fernand Braudel à saisir les phénomènes sociaux à travers le « temps long » avant de s'interroger sur leur immédiateté.